

# « ACCROCHÉE À LA VIE » DE GIOVANNA VALLS GALFETTI

Le « journal » équivoque et anecdotique d'une « renaissance »

par Guy Rouquet

Président de Psychothérapie Vigilance

*« Bien des expressions ou passages de Accrochée à la vie sont en mesure de conduire le lecteur un peu avisé à douter des capacités de discernement, de réflexion et d'analyse de la narratrice. Ce qui ne porterait pas trop à conséquence s'ils avaient été circonscrits à un entourage familial ou amical en proie à la plus vive inquiétude et, de ce fait, prêt à les accueillir avec empathie et bienveillance. Mais, dès lors qu'ils sont rendus publics à grand renfort d'articles et d'interviews, certains deviennent peu acceptables, voire irresponsables et guère excusables. »*

*Accrochée à la vie* est le « journal » ambigu de la « renaissance » de Giovanna Valls Galfetti, « privée de volonté » et « brisée en mille morceaux » après avoir été « attrapée de façon vertigineuse » par la drogue. Le terme de renaissance qui est mis en vedette sur la couverture du livre comme dans son argumentaire et le récit proprement dit ne manque pas de laisser perplexe le lecteur attentif tant il est sujet à caution par lui-même et par la manière dont il est censé définir une réalité sur laquelle il y a lieu de s'interroger à divers titres.

## Une personnalité romanesque et « impulsive »

« Impulsive », à la fois « lunatique » et « très rationnelle », Giovanna Valls Galfetti est une femme prompte à s'enthousiasmer et à faire confiance, qui a longtemps vécu « avec l'illusion de savoir ce qu'elle voulait » et a « toujours cru fermement en Dieu et dans le pouvoir de la prière ». D'un tempérament incontestablement romantique, elle s'est appliquée à marcher droit tout au long de sa vie, même quand le chemin a été de plus en plus encombré « de rochers et de cailloux », un chemin qu'elle n'échangerait cependant « contre aucun autre ». Ce qui, à la lumière des souffrances endurées ou des « sacrifices » infligés à sa famille, ne manque pas de surprendre. Mais ce n'est pas le moindre des paradoxes de cet ouvrage qui, à tout bien considérer, est la fausse chronique d'une guérison annoncée. Non pas que les faits rapportés soient inexacts mais parce que, outre les arrangements et accommodements découlant de leur mise en forme théâtralisée, le principe de leur exposition publique donne le fâcheux sentiment de relever d'une entreprise de marketing à même d'intéresser au plus haut point les médias en raison de l'immense notoriété de Manuel, le frère de Giovanna.

## Une affaire lucrative

La publication du livre en Espagne sous le titre « Aferrada a la vida » en juin 2014 par le groupe de communication espagnol RBA fondé à Barcelone en 1981, puis de sa traduction en France, sous le titre « Accrochée à la vie », avec comme sous-titre « Journal d'une renaissance », aux Editions JC Lattès en mai 2015 sont à rapprocher de l'actualité politique en France, avec l'accession de Manuel Valls au poste de Premier ministre, le 31 mars 2014.

Pour les éditeurs, c'était le jackpot assuré. Il suffirait de faire résonner ce nom, de l'écrire sur la quatrième de couverture de l'ouvrage, de communiquer en ce sens pour que, comme par enchantement, articles et interviews se succèdent. Ce qui ne manqua pas d'arriver, avec de manière constante, en produit d'appel ou signe de reconnaissance, la haute figure de Manuel, alors au faite

de sa popularité<sup>1</sup>. Bref, une valeur sûre, une magnifique tête de gondole pour, *booster* les ventes comme disent aujourd'hui les conseillers en *marketing*.

Bien sûr, dans les nombreuses interviews qu'elle a accordées aux medias, Giovanna Valls Galfetti s'est employée à dire qu'elle avait commencé à écrire son journal en 2004, bien avant que son frère ne devienne ministre. Mais, dans la note liminaire de son ouvrage, elle indique que « les textes personnels composant son livre ont été écrits entre 2004 et 2011, et les passages narratifs placés en tête de chaque partie, dans lesquels » elle « présente le contexte et rend compte a posteriori des faits passés, ont été écrits en 2014 ». Point besoin d'être grand clerc pour observer qu'il s'est passé quelque chose entre septembre 2010, date de l'épilogue de Luisa Galfetti, la mère, et le 12 juin 2014, date de l'édition de l'ouvrage à Barcelone. Trois bonnes années de silence, de désintérêt des éditeurs sollicités, et soudain une publication en fanfare... La mise en perspective des époques ne laisse guère planer de doute sur les raisons ayant motivé la décision éditoriale en Catalogne puis en France. Economiquement parlant, l'affaire était non seulement sans risque mais en mesure de rapporter un véritable pactole à ses investisseurs.

Tout donne à penser que c'est davantage cette chronologie événementielle que la nature même de l'ouvrage de Giovanna qui a motivé la décision éditoriale en Espagne et, dans le même élan, le temps d'une traduction, en France. Quel que soit son contenu, il aurait été publié. Les ouvrages collant à l'actualité et dévoilant des aspects d'une célébrité en vogue sont toujours assurés de battre des records de vente, en particulier lorsqu'ils sont écrits par un proche en mesure de révéler la face cachée d'une vedette ou d'une haute personnalité, à plus forte raison ces « misérables tas de petits secrets » dont parlait Malraux. Qu'il s'agisse d'un règlement de comptes écrit par un familier aigri, frustré ou humilié ou bien, *a contrario*, d'un document donné par un témoin glorifiant celui ou celle dont il connaît les élans et les rêves importe peu à l'éditeur. Il y a une clientèle assurée pour ce genre de livre.

### **La famille Valls Galfetti**

*Accrochée à la vie* raconte la « descente aux enfers » puis la « renaissance » de Giovanna. La première due à une ligne d'héroïne sniffée, « un jour vide », alors qu'elle avait vingt ans et se trouvait « fragilisée » par l'abandon humiliant de l'homme qu'elle aimait ; la seconde grâce au soutien indéfectible de sa famille, et plus précisément de sa mère Luisa, à laquelle est d'ailleurs dédié l'ouvrage.

De sa « descente aux enfers », Giovanna assume l'entière responsabilité : « Ceux qui m'aimaient ne sont coupables de rien » ; aussitôt « sous l'influence de la drogue », « psychologiquement dépendante à l'héroïne », « je voulais me laisser aller sur cette pente ».

« L'héroïne », dont elle dit qu'elle ne savait rien des dangers quand tout a commencé en 1984, a retenti en elle comme « une explosion », détruisant sa vie et « la belle entente » qui régnait dans sa famille. Et Giovanna de préciser dès les toutes premières pages : « J'ai cinquante ans et j'ai commencé à sortir du puits quand j'en avais quarante. Alors, je me tuais à coups de seringue, j'étais une junkie désespérée, souffrant du sida et de l'hépatite C. Je commettais des larcins risqués pour me procurer de l'héroïne ; tout pour elle, entrant et sortant de prison. Mes parents, mon frère, ma famille, étaient touchés de plein fouet ».

Les ouvrages relatant la chute dans « l'abîme » d'un être ayant découvert par curiosité ou inadvertance « le goût délectable de la drogue » ne manquent pas. Et, de ce point de vue, *Accrochée à la vie* n'apprend rien de nouveau. En revanche, il jette une belle lumière sur la famille Valls Galfetti : unie, active, volontaire, cultivée, sensible à la nature comme à la beauté des œuvres de

---

<sup>1</sup> En France mais aussi à Barcelone, sa ville natale.

l'esprit, tournée vers les autres, pétrie d'humanisme et d'humanité, connaissant « la violence du monde »... Digne aussi.

Le tableau familial ne laisse transparaître aucune zone d'ombre, et aucune remarque ne vient porter atteinte à l'image de Manuel. Bien au contraire. Même si l'objet du livre n'est pas là, les confidences le concernant sont toutes positives. Et, en filigrane, le lecteur ne manquera pas d'en tirer un enseignement essentiel : le frère de Giovanna a le sens de la famille et un cœur grand comme ça...

Il s'ensuit que, politiquement parlant, pour l'image de marque du nouveau Premier ministre, la publication de *Accrochée à la vie* pouvait apparaître comme une opération profitable, quitte à le conduire, à en donner le sentiment du moins, à faire fi de certains principes en apportant une caution implicite aux vertus supposées d'une drogue classée comme stupéfiant en France <sup>2</sup> et à un processus thérapeutique expérimental aux méthodes et résultats très controversés.

### **L'exploitation équivoque d'une expérience subjective**

S'il y a lieu de se réjouir de « l'équilibre » et de « la sérénité » affichés par Giovanna après trente années de « de hauts et de bas perpétuels », d'espérer pour elle et ses proches qu'elle a vaincu d'une manière définitive ses démons, on se doit de relativiser à l'extrême une part essentielle du message qu'elle s'applique à délivrer en disant son « alliance avec l'ayahuasca », « une substance intelligente », qui lui « a rendu la force de son espérance et de sa rébellion », lui a permis au cours d'une séance de se « retrouver dans le corps » de son père défunt ; une substance prise au fin fond de l'Amazonie brésilienne, dans une contrée où « le climat est tellement intelligent » qu'elle avait « l'impression de respirer de la sagesse ».

De pareils propos ont de quoi laisser pantois qui ignore la pensée magique des sociétés primitives et son exploitation ou instrumentalisation moderne, sous des formes recyclées, par des « psychiatres spirituels », des chercheurs de sens occulte, des « voyageurs de l'esprit », des adorateurs de l'Ange du bizarre, des guetteurs de la Dame blanche, des gourous atteints du syndrome de Merlin, voire carrément, sans états d'âme particulier, des « charlatans de l'inconscient » ou des bonimenteurs prompts à vendre au premier venu le dernier secret chamanique à la mode.

Bien d'autres expressions ou passages de *Accrochée à la vie* sont en mesure de conduire le lecteur un peu avisé à douter des capacités de discernement, de réflexion et d'analyse de la narratrice. Ce qui ne porterait pas trop à conséquence s'ils avaient été circonscrits à un entourage familial ou amical en proie à la plus vive inquiétude et, de ce fait, prêt à les accueillir avec empathie et bienveillance. Mais, dès lors qu'ils sont rendus publics à grand renfort d'articles et d'interviews, certains deviennent peu acceptables, voire irresponsables et guère excusables, dans la mesure où aucun avertissement relatif à l'extrême dangerosité de l'ingestion d'ayahuasca n'est donné par l'auteur ou son éditeur, qui oublie tous deux, par calcul, affairisme ou légèreté, de souligner que « le chemin de l'ayahuasca » censé avoir « ramené à la vie » Giovanna, est un chemin à très haut risque. A vouloir l'emprunter pour « soigner leur âme », résoudre les « énigmes » obsessionnelles agitant leur cœur et leur tête, et, dans un même élan, devenir « expert en un savoir aussi invisible que palpable », nombreux sont ceux qui l'ont payé de leur vie ou de leur raison.

### **Une hirondelle égarée ne fait pas le printemps**

---

<sup>2</sup> <http://www.psyvig.com/index.php?menu=34&page=2>

La sincérité de Giovanna Valls Galfetti ne saurait faire oublier les carences et anomalies de son récit ni la façon qu'elle a de se singulariser en disant que ses expériences, qu'elle ne sait comment classer, lui ont fait connaître « un des sommets de l'expérience humaine ». Et on ne peut s'empêcher de se rappeler ici sa comparaison avec Calamity Jane et, par-dessus tout, son amour des « poètes maudits », au point d'en réciter par cœur des textes entiers durant sa jeunesse ; sa mise en évidence de *La Destruction*, le sonnet des *Fleurs du mal* de Baudelaire qui l'a « accompagnée pendant de nombreuses années » ; le fait que, pour définir son épreuve, elle parle de sa « saison en enfer », reprenant ainsi à son compte, mine de rien, l'expression particulièrement connotée d'Arthur Rimbaud. De là à ce que Giovanna, de façon plus ou moins consciente, ait rapproché le cours de sa destinée de celui de figures littéraires ayant exprimé leur désarroi face au vide de leur existence, leur incapacité à se comprendre et à se situer dans le monde, leur difficulté ou impossibilité à s'aimer, leur besoin de reconnaissance affective et sociale, leur désir d'absolu, il n'y a qu'un pas que nous serions enclins à franchir en raison de la tonalité générale de son récit, dans lequel elle se définit comme un être « lunatique », ce qui ne manque pas de faire écho à la personnalité tourmentée et versatile de Paul Verlaine.

A prendre en considération également cette volonté qu'a eue Giovanna de se raconter dans un livre et, d'une certaine manière, d'exister par lui en partant à sa propre recherche mais aussi en « prenant la plume dans la lumière fragmentée du soleil levant », à l'instar d'Alejo Carpentier, ami de ses parents, dont la conversation brillante l'avait « fascinée » et « marquée » à jamais, à l'instar également de son père Xavier, qui l'encourageait à écrire et lui avait appris que l'art est un combat.

La « vision esthétique » du monde qu'avaient ses parents est sans nul doute venue fausser la réalité dont Giovanna s'efforce de rendre compte ; par exemple, lorsqu'elle évoque les impressions ressenties sur la pirogue voguant vers Prato Raso, au fin fond de la forêt amazonienne : « Pour moi, tout était poésie. C'était comme revenir à *La Divine comédie* de Dante. C'était comme recommencer à croire ardemment au miracle de l'amour. La revanche sur moi-même et sur ma conception de la vie. Ce pays était sauvage, et tellement empreint de sagesse ».

Une vision esthétique mais aussi morale et spirituelle, qui transforme en un éclair les émotions éprouvées en sentiments et jugements de valeur, et relativise encore davantage le point de vue de Giovanna Valls Galfetti sur son expérience, quel que soit l'angle adopté.

Entendons-nous bien. S'incliner sur la douleur d'une junkie voulant de toutes ses forces s'affranchir de sa dépendance à l'héroïne et à la cocaïne ainsi que sur la souffrance de sa famille est une chose, mais c'en est une tout autre que d'observer l'usage qui a été fait et continue d'être fait de son parcours. L'empathie et la compassion sont de belles qualités mais guère compatibles avec l'objectivité et le sens critique.

### **Entre silences, omissions et fausses notes, un journal au dessein douteux**

Nommer ses démons intérieurs après les avoir identifiés est une étape capitale du processus thérapeutique. Aussi l'écriture est-il un exercice recommandé au patient en proie au mal-être ou à un trouble plus aigu. S'y adonner ne présente pas pour autant que des avantages : mettre des « mots sur ses maux » peut contribuer à les fixer tout en les avivant. Mais, comparé au risque encouru, l'entreprise est bénéfique, à commencer pour l'équipe soignante mise ainsi en mesure de mieux comprendre le sujet et donc d'adapter son traitement.

Cependant, cette production n'a pas pour vocation de sortir de la sphère étroite du centre de soins. Elle n'est pas destinée à une maison d'édition, à satisfaire d'autres ambitions que celle de la guérison. D'où le malaise que peut susciter à cet égard *Accrochée à la vie*, qui n'est ni une œuvre

littéraire, ni un document clinique, ni « le journal d'une renaissance », même si l'ouvrage présente par endroits des éléments de chacun de ces types.

Que des raisons étrangères aient motivé la publication d'un ensemble composite qui n'aurait pas dû sortir du cadre privé – familial et clinique - est on ne peut plus probable. Et, somme toute, les affaires étant les affaires et la nature humaine bien accommodante avec ses principes, rien d'étonnant à cela.

La détermination mise par Giovanna à s'affranchir de sa dépendance physique et psychique à la drogue mérite d'être saluée. La joie et l'espoir dont Luisa fait état dans l'épilogue en s'émerveillant de l'équilibre retrouvé de sa fille font plaisir à voir et on ne peut que souhaiter leur persistance, menacés qu'ils sont par le très haut risque de décompensation psychique encouru après l'extinction du bruit médiatique.

Mais, par-delà ces considérations douteuses quant à la mise sur orbite d'un pareil ouvrage, il en est qui en rendent le dessein des plus scabreux dès lors que l'on s'attache à observer leur exploitation effective ou potentielle par des gourous, des marchands d'illusions ou bien des « thérapeutes » œuvrant en marge de la communauté scientifique et expérimentant sur des sujets désinformés ou sous-informés des produits hautement toxiques et des méthodes « décapantes » d'une rare violence.

Si Giovanna qualifie fugitivement de « poison » l'ayahuasca, on ne peut que déplorer qu'elle ne dise pas pourquoi, ce que son organisme a éprouvé en l'ingérant et ce qu'elle a observé autour d'elle, parmi « les timbrés, les fêlés, les cinglés » dont elle faisait partie. Qu'elle ne dise pas non plus que c'est une drogue, un hallucinogène puissant, une substance psychoactive qui, après avoir secoué l'être comme un prunier, le transforme en une sorte de pantin désarticulé ou un sujet aux prises à des bouffées délirantes aiguës. Qu'elle ne dise pas pourquoi elle réduit la prise d'ayahuasca à une simple « gorgée », à « une gorgée de risque », d'un risque qu'elle ne précise pas. Qu'elle ne s'interroge pas sur le conditionnement psycho-spirituel qui l'a conduite à déclarer que la substance « magnifique » était « intelligente » ni sur l'incongruité d'une situation où les « surveillants » ingéraient le breuvage en même temps que les patients dont ils avaient la responsabilité, tous planant « encore » « le lendemain » « dans une autre dimension ». De « surveillants » dont on peut légitimement se demander aussi comment elle a pu finir par faire partie, alors qu'elle était « en équilibre sur le fil » et n'avait aucune compétence dans le domaine du soin (médical, paramédical, infirmier, psychique ou psychiatrique).

Le lecteur un peu averti sait que, pour certains groupes ou mouvements syncrétiques établis dans le Bassin amazonien, l'ayahuasca n'est pas une plante ou une décoction hallucinogène mais une substance « visionnaire », et doublement, en ce sens qu'elle voit et donne à voir. Elle ne se consomme pas de façon isolée, mais dans un cadre communautaire, de façon cérémonielle. Ce ne serait pas une drogue mais un enthéogène, un produit qui, au choix, donne le sentiment du divin, permet de voir Dieu, de découvrir que l'on est Dieu... Pour le participant comme l'officiant, l'ayahuasca est reçu ou donné comme un sacrement, qui génère non pas des hallucinations mais des « visions ». Ce qui est le cas dans ce que Giovanna Valls Galfetti appelle « la religion du Santo Daime », une « secte hallucinogène » en fait, selon l'expression de la journaliste Alicia Diana Castilla qui, l'ayant bien connue de l'intérieur, s'est employée à en dénoncer les prétentions et les pratiques aliénantes, dans une étonnante confusion de rôles et de techniques pour embrigader les individus<sup>3</sup>.

« Le camp » brésilien où, « pour régler ses problèmes », a séjourné pendant plusieurs mois Giovanna, se trouvait non loin de Mapiá, à quarante minutes de marche à travers la forêt. Dans ce village situé au bord la rivière, vit une grande communauté de ladite religion, dont les chants,

---

<sup>3</sup> <http://www.psyvig.com/index.php?menu=34&page=6>

« travaux » et célébrations ont trouvé dans l'esprit primesautier, ingénu et enclin au romantisme spirituel de l'intéressée un terrain particulièrement favorable pour le marquer de son empreinte. Dans ces conditions, on comprend que Giovanna puisse écrire des phrases comme celles-ci en tentant d'expliquer ses expériences avec l'ayahuasca : « J'ai senti Dieu à côté de moi. Un sentiment ? Une vision ? Une émotion ? ». N'effleure même pas son esprit cette interrogation, qui devrait être première : une hallucination ?

Enfin « la structure » thérapeutique au sein de laquelle Giovanna Valls Galfetti a connu sa « renaissance » ne saurait être érigée en modèle à suivre. Et on ne peut que se désoler des louanges que *Accrochée à la vie* lui tresse. Il est d'ailleurs très étonnant que Giovanna, qui en signale à diverses reprises les failles, différends ou carences, n'en tire pas les conclusions qui s'imposent. Dans le naufrage de son existence, elle a trouvé une planche de salut à laquelle elle s'est agrippée avec l'énergie du désespoir, en priant Dieu, en étant « certaine qu'une providence » la tirerait d'affaire, en pensant à sa mère, à ceux qu'elle aimait et qui l'aimaient. Mais, de même qu'une hirondelle égarée ne fait pas le printemps, une planche flottant sur la mer n'est jamais qu'une épave. Miracle pour l'un, mirage pour les autres. De ce point de vue, bornons-nous à relever que Rafa, l'ami « profondément mystique » qui disait qu'il y avait « une lumière très forte dans l'ayahuasca » et, pour y avoir séjourné un an, avait demandé à Mia, le « célèbre » Josep Maria Fàbregas, de donner à Giovanna la possibilité d'aller au « campement » du Brésil, persistait dans l'autodestruction et décèdera d'une overdose en 2008. A noter aussi que Xavier Fernández, « un psychologue spécialisé dans les substances », qui avait beaucoup « aidé Giovanna à ne pas crier à tout bout de champ » s'est suicidé, « tourmenté », quelques années plus tard. Bref, une structure communautaire et expérimentale, aux soins coûteux, aux installations et équipements précaires, à la direction flottante, à l'encadrement et aux résultats très aléatoires.

## Épilogue

*Accrochée à la vie* est un ouvrage anecdotique. L'histoire de Giovanna n'a rien de vraiment instructif, et encore moins d'exemplaire. Contrairement aux affirmations et statistiques farfelues ou mensongères communiquées par des groupes magico-thérapeutiques non reconnus par la communauté scientifique internationale, les junkies qui parviennent à triompher de leur addiction à l'héroïne comme à la cocaïne sont très loin d'être des exceptions. Selon l'Office fédéral helvétique de la santé publique, qui oppose des faits aux préjugés et idées reçues, « la plupart des toxicomanes s'en sortent » dès lors que, pris en charge dans des centres de soins médico-sociaux spécialisés et bien soutenus par leur famille, amis et connaissances, ils sont résolus à se désintoxiquer et à retrouver une vie normale au sein de la société<sup>4 5</sup>.

Cette observation n'enlève rien aux efforts déployés durant de longues années par Giovanna Valls Galfetti pour soigner ses maladies infectieuses (Sida et hépatite C), s'affranchir de sa toxicodépendance (héroïne et cocaïne) et s'attaquer « à la tâche de vivre ». On ne peut qu'espérer pour elle et ses proches que la spectaculaire amélioration de son état de santé se poursuivra et que les démons intérieurs qui la hantaient ne reviendront plus la tourmenter. On ne peut que partager aussi la joie des siens de la voir revenue enfin de son interminable voyage au bout de l'enfer et, « chaque jour » étant « un éternel redémarrage », s'appliquer à renouer avec « la véritable vie, la vie de l'esprit », en guettant « la lumière de son propre regard ».

Que Giovanna ait été encouragée à tenir un journal pour mettre de l'ordre dans ses pensées et tenter de résoudre l'énigme de sa présence au monde et les attermoissements de son esprit comme de son cœur n'a rien d'extraordinaire dans un processus de soins. Même si l'entreprise n'est pas

---

<sup>4</sup> <http://www.prevention.ch/laplupartdestoxicomanes.html>

<sup>5</sup> L'expérience montre que la grande majorité des toxicomanes qui se font aider s'en sortent et retrouvent une vie normale <http://www.caat.online.fr/toxicomanie/sortir.htm>

sans risque pour l'équilibre psychique et moral du patient qui s'y adonne, c'est un élément thérapeutique parmi d'autres. Que Luisa, la mère, et Manuel, le frère, aient été bouleversés par sa lecture est on ne peut plus naturel. Que sa publication ait été souhaitée par l'un comme l'autre pour donner un peu d'épaisseur à la vie de Giovanna et aider à sa « reconstruction » en lui offrant une sorte de reconnaissance sociale peut se comprendre également.

Mais anecdotique n'en demeure pas moins son histoire personnelle, dont, de toute évidence, la publication a été décidée pour des raisons commerciales opportunistes, en rapport avec une actualité politique fiévreuse concentrant sur elle l'attention de tous les médias français, catalans, espagnols et italiens<sup>6</sup>. Pour autant, dans le vaste champ de la comédie humaine, l'édition d'*Accrochée à la vie* n'a rien de scandaleux en soi et, ici ou là, un lecteur confronté à la problématique de la toxicomanie trouvera sans doute dans le « journal » de Giovanna quelques échos ou reflets de ses propres réflexions : « Je regarde le ciel. Je me demande : où est l'erreur ? Sans comprendre la question ni pourquoi je la formule » ou « Je ne m'aimais pas du tout » ou bien « Je désire le désir » ou bien encore « C'est l'espérance qui me pousse à continuer » ou enfin : « Avec la foi on peut marcher sur les eaux ».

Pour toutes ces raisons, n'en déplaise à ses thuriféraires plus ou moins au service d'une cause autre que thérapeutique, l'ouvrage est une production mineure. Et ce n'est pas faire injure à son auteur que de le dire, dont la confession laisse transparaître de belles qualités humaines et, pour peu que l'on puisse en juger d'après ses pages personnelles, un certain talent d'écriture. Mais, publier c'est s'exposer, et redisons-le sans ambages, ces textes n'auraient jamais dû quitter la sphère privée ou clinique.

*Accrochée à la vie* n'est ni un journal ni un document, tout au plus un témoignage, très arrangé, pour les besoins d'une cause équivoque, à plusieurs facettes. En tenant pour négligeables la propension de Giovanna à tomber passionnément amoureuse, à dix-sept ans la première fois, son étrange méconnaissance des dangers de la drogue en 1984, l'impression qu'elle donne d'avoir été livrée à elle-même, à sa nature « rebelle », dès l'adolescence et, entre autres choses encore, la naïveté confondante de certaines de ses remarques et les failles étonnantes de son esprit critique, la lecture de l'ouvrage n'en finit pas moins par susciter un profond malaise. Sentiment suscité par le déni manifeste d'appeler un chat un chat, l'ayahuasca une drogue, Santo Daime une « secte hallucinogène » ; déni de l'auteur, légèreté et irresponsabilité des éditeurs, faute manifeste d'un homme d'État pourtant déterminé dans sa lutte contre les dérives thérapeutiques et sectaires<sup>7</sup>.

En songeant aux innombrables victimes - directes ou indirectes - de l'ayahuasca et aux *esclaves heureux*<sup>8</sup> des groupes qui, sous couvert de religion comme de thérapie, instrumentalise des drogues en les « sacralisant »<sup>9</sup>, en les qualifiant de « médicaments de l'âme » et en leur attribuant des pouvoirs « visionnaires », on est en droit de déplorer que la publication d'*Accrochée à la vie* n'ait pas été assortie du moindre avertissement ou conseil de prudence

**Texte mis en ligne sur le site de Psychothérapie Vigilance le 29 juin 2016 : [http://www.psvvig.com/doc/doc\\_227.pdf](http://www.psvvig.com/doc/doc_227.pdf)**

---

<sup>6</sup> Luisa Galfetti, la mère de Giovanna et de Manuel, est d'origine italienne.

<sup>7</sup> Giovanna confie que son frère, très ému par la lecture de son « journal », souhaitait sa publication. Mais le texte édité débordant très largement le cadre des pages strictement personnelles, on peut se demander s'il a eu connaissance de l'ouvrage avant la délivrance du bon à tirer.

<sup>8</sup> Empruntée à Ron Hubbard, le fondateur de la Scientologie, l'expression traduit à la perfection le cynisme et le mépris dont, en règle générale, les « gourous » font preuve envers leurs adeptes.

<sup>9</sup> Au sens propre du terme.